

## Postface à la réédition des *Mémoires* de Jean Monnet – Par Eric Roussel, de l'Institut

© Librairie Arthème Fayard, 2022, pour la postface.

© Librairie Arthème Fayard, 1976.

### Février 2022

Tout au long de sa vie, Jean Monnet a témoigné la plus grande indifférence à l'égard des grandeurs d'établissement. Il n'a jamais recherché les honneurs et les distinctions. Et peut-être aurait-il été surpris d'apprendre que ses cendres reposeraient un jour au Panthéon. « Il y a deux sortes de gens, disait son ami Dwight Morrow : ceux qui veulent être quelqu'un et ceux qui veulent faire quelque chose. » Dès le début de son parcours, il avait choisi de se ranger dans la dernière catégorie. Longtemps il a même refusé de laisser des *Mémoires*. « Pourrait-on concevoir des *Mémoires* qui évoqueraient l'avenir ? », avait-il demandé au grand historien Jean-Baptiste Duroselle. Il ne s'est laissé convaincre que très tardivement, et surtout pour essayer d'éclairer les jeunes générations. D'où ce livre, fruit de sa collaboration avec François Fontaine qui avait longtemps travaillé à ses côtés.

Quand Jean Monnet publia cet ouvrage, l'Europe se portait encore bien. En France et en Allemagne, deux européens convaincus, Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt, se trouvaient aux commandes. Ils se proclamaient même les disciples de Jean Monnet. On voyait encore tout ce que la construction européenne avait apporté aux pays qui avaient rejoint ce que l'on appelait alors la Communauté : maintien du niveau de vie, stabilité monétaire, instauration d'un ordre garantissant la paix sur le Vieux Continent. Sans doute y avait-il des divergences quant aux finalités du projet européen et à la forme institutionnelle qu'il pouvait prendre. Mais le débat restait relativement serein.

Depuis lors, beaucoup de choses ont changé. L'Europe est contestée, attaquée, stigmatisée. En France, des polémistes à succès la rendent responsable de tous nos malheurs. Et fatalement, les flèches ont fini par se diriger vers celui qui a été à l'origine du processus d'union. Les accusations les plus absurdes ont fusé soudain contre lui. Un bonimenteur chouan est allé jusqu'à le métamorphoser en incarnation de tous nos renoncements. C'est dire combien il était opportun de mettre à la disposition d'un large public ces *Mémoires*. Le lecteur y trouvera à la fois le récit d'une vie extraordinaire et l'exposé des principes d'une conception inédite des rapports internationaux. Car Jean Monnet n'a pas simplement voulu « faire l'Europe », il a eu pour objectif d'élaborer une méthode permettant de transcender les rivalités entre États et de prévenir les conflits. On découvrira aussi dans ces pages combien ce Français des Charentes a été utile à son pays en de multiples et décisives occasions.

En 1914 d'abord, au tout début de la Grande Guerre. Il n'a que vingt-six ans et ne représente que lui-même. La vente du cognac familial dans le monde entier lui a seulement donné une précieuse expérience internationale sur le terrain. Réformé, il décide d'en faire profiter les plus hautes autorités de son pays. Le miracle est qu'il y réussit. En pleine bataille de la Marne, il parvient à rencontrer le président du Conseil, René Viviani, et à le convaincre de la nécessité d'une rationalisation de l'effort

de guerre avec la Grande-Bretagne. Jusqu'à la fin de la guerre, à Londres, il se consacre à cette tâche avec succès. Dans *La Grande Guerre des Français*, Jean-Baptiste Duroselle n'hésite pas à écrire : « En un sens, on peut dire que la flamboyante victoire de Foch a été facilitée et même rendue possible par l'action obscure de Jean Monnet. »

À l'approche de la Seconde Guerre mondiale, Jean Monnet rend de nouveau un signalé service à son pays. En 1938, Hitler se fait de plus en plus menaçant, la possibilité d'un conflit devient évidente et les avions de combat font cruellement défaut à notre défense. Le président du Conseil, Édouard Daladier, s'en alarme. Il connaît la réputation de celui qui, après 1918, a été nommé Secrétaire général adjoint de la Société des Nations. L'étendue de ses connexions aux États-Unis, où il est devenu banquier, ne lui a pas non plus échappé. C'est ainsi que Jean Monnet se voit chargé d'acheter en Amérique les avions qui manquent à la France. Mission difficile, on le verra. L'acte de neutralité contraint le gouvernement américain. Jean Monnet réussit pourtant à voir le président Roosevelt et à faire démarrer un processus permettant l'achat des appareils. Ceux-ci n'arriveront pas en assez grand nombre mais le négociateur français a fait tout ce qui était possible pour combler nos carences.

En 1941 et 1942, Jean Monnet se trouve aux États-Unis. Après la défaite qu'il a refusée, il est devenu à Washington le vice-président du British Supply Council. Situation très inédite pour un Français. Lié à l'entourage de Roosevelt, il joue alors un rôle clé dans l'élaboration du Victory Program qui permettra d'abattre l'Axe. Une note du département d'État le désigne comme « le maître à penser de notre défense ». Monnet, contrairement à un cliché tenace, n'a rien d'un technocrate. Il voit loin et large. D'instinct, il met donc tout en oeuvre pour accroître dans des proportions considérables le programme d'armement. Keynes dira que son action a permis de raccourcir le conflit d'un an.

En 1945, à la Libération, nouvelle mission, nouveau succès. La France a été ravagée par la guerre. Ses structures économiques sont obsolètes. Il faut reconstruire et moderniser. Ce sera jusqu'en 1951 le travail de Jean Monnet, que le général de Gaulle a mis à la tête du Commissariat général du Plan. Il s'attelle à la tâche avec son ardeur habituelle. Le redémarrage de l'économie lui doit beaucoup. Et la planification souple, à la française, est bientôt célébrée partout.

En 1951, Jean Monnet entre pleinement dans l'Histoire en proposant à Robert Schuman de mettre en commun avec l'Allemagne la gestion du charbon et de l'acier. Il le fait à sa manière : discrète et efficace, en ne cherchant pas les feux de la rampe. C'est là le début de l'aventure européenne. C'est là aussi le premier jalon de la réconciliation franco-allemande.

De 1955 à 1975, enfin, Jean Monnet ne cessa d'œuvrer à l'union du Vieux Continent. Quand des crises survenaient, le Comité d'action pour les États-Unis d'Europe qu'il avait fondé assurait un lien précieux. Et les solutions qu'il prônait restent une source d'inspiration utile.

Peu d'hommes, en vérité, ont rendu d'aussi grands services à leur pays que Jean Monnet. Mais, comme on le sait, une curieuse et suicidaire tendance incite aujourd'hui certains à

rechercher des boucs émissaires susceptibles de les consoler d'un malaise qu'ils contribuent à entretenir par leur vision exclusivement négative. Et pour eux, Jean Monnet est une cible idéale. Il voyait plus loin que nos frontières ? Il était donc vendu à l'étranger ! Il mettait l'accent sur l'économie ? Il était par conséquent entre les mains de la finance internationale ! Autant d'accusations dont la simple lecture de ces *Mémoires* permet de faire justice.

Quant aux relations de Jean Monnet avec le général de Gaulle, objet de tant de thèses fallacieuses, il importe pour les comprendre de les replacer avec sérénité en perspective. Leurs rapports, en effet, furent complexes et souvent conflictuels. Origine, culture, vision du monde, tout les opposait. L'un, militaire de carrière, venait de la droite catholique et monarchiste, vénérait Notre Dame la France, se plaçait dans le sillage de Richelieu. L'autre, issu du terroir charentais, négociant sans diplôme, était un provincial internationaliste qui avait pour premier réflexe de penser les problèmes à l'échelle la plus large. Et pourtant, ces deux personnalités, que Valéry Giscard d'Estaing n'était pas le seul à tenir pour les plus exceptionnelles de leur époque, ne se portaient pas les sentiments extrêmes qu'on leur prête souvent. De Gaulle s'agaçait de l'activisme de Monnet en faveur d'une Europe intégrée mais voyait en lui malgré tout un grand négociateur et un homme d'organisation remarquable. Jean Monnet de son côté déplorait le caractère parfois excessif des réactions du Général, spécialement quand les États-Unis se trouvaient en cause. Il regrettait aussi qu'il ne prît pas la tête d'une action en faveur de l'Europe, à laquelle il aurait apporté son immense prestige. Cela ne l'empêcha pas de donner son appui à plusieurs initiatives du fondateur de la V<sup>e</sup> République en qui il voyait un grand homme. Aussi approuva-t-il la Constitution de 1958 et le règlement de l'affaire algérienne. Pendant quelques années, après le retour au pouvoir de De Gaulle, il y eut également une sorte de *modus vivendi* entre les deux personnages sur l'Europe. Monnet ne pouvait que se féliciter de voir le chef de l'État accepter et mettre en œuvre le traité de Rome instituant le Marché commun. Et le Plan Fouchet de 1962 dont l'objectif était l'organisation d'une Europe politique n'était pas complètement inacceptable pour celui que de Gaulle appelait l'Inspirateur – au moins dans sa première version qui ne remettait pas en cause ce qui avait été déjà accompli. Henry Kissinger va même jusqu'à souligner : « Je crois qu'au fond, sur l'essentiel, Jean Monnet était d'accord avec de Gaulle : tous deux pensaient que l'Europe devait avoir une identité forte. La différence était que de Gaulle pensait qu'il fallait l'exiger en s'opposant aux Américains, alors que Monnet voulait parvenir au même résultat en collaborant avec nous<sup>1</sup>. »

Mais, bien entendu, il y eut dans ces relations des moments d'extrême tension. Ce fut le cas en particulier à Alger, en juin 1943, au moment où se constituait le Comité français de la Libération nationale. Pour faire plier le général Giraud avec lequel il répugnait à partager le pouvoir, de Gaulle ne cessait de hausser le ton : comme Napoléon, il avait mis au point un usage très politique de ses colères. Présent aux côtés de Giraud, dont il déplorait cependant l'inexpérience et une ligne trop proche du régime de Vichy, Jean Monnet s'exaspérait des méthodes du Général. Et dans le feu de l'action, dans l'atmosphère empoisonnée qui était celle d'Alger à cette époque, des mots malheureux lui échappèrent dans une note privée. « Il faut donc le détruire », écrivit-il sur une feuille volante. Aubaine pour ses détracteurs qui se jetèrent sur ces termes pour l'accabler et lui prêter des intentions homicides. C'était oublier la suite du message qui précisait que pour « détruire » le Général, il suffisait de rendre publics les échanges avec lui.

On a connu des assassins potentiels plus déterminés. Je suis d'autant plus à l'aise pour évoquer cet épisode que la note en question, publiée dans ma biographie, me fut volontairement communiquée par la fille de Jean Monnet, Marianne, dont on ne peut que saluer l'honnêteté exemplaire. Cette polémique ne sert que des intérêts étroitement partisans. « Les grands noms sont toujours de grandes raisons aux petits génies », a observé le Cardinal de Retz.

Reste une question que l'on doit aborder : Jean Monnet niait-il, comme d'aucuns le prétendent, les particularités nationales au profit d'un individu abstrait ? Rien ne le laisse penser. Sa grande idée a été en effet de mettre l'accent sur les institutions, de montrer que, sous réserve de leur fonctionnement harmonieux et efficace, celles qu'il souhaitait pour l'Europe à naître garantissaient justement, dans la paix, le maintien de ces spécificités ni condamnées ni condamnables à ses yeux. Cela est si vrai qu'il affirma tout cela de manière très claire dans une note rédigée comme toujours à la hâte en 1950. Évoquant ce qui était à l'époque le camp occidental, il soulignait : « Il y a dans cette entité trois mondes : l'Europe capitaliste d'avant-guerre – qui exclut, en fait, les satellites de l'URSS sauf la Tchécoslovaquie –, la Grande-Bretagne et les dominions, les États-Unis. Chacun a ses caractéristiques fondamentales dues à un long passé, à une histoire que les plus grands bouleversements ne peuvent effacer de l'esprit des hommes et peut-être surtout à l'influence qu'exerce sur les hommes le sol sur lequel ils naissent : les constantes historiques des Gaulois et des Français, des Germains et des Allemands en sont une preuve évidente. La diversité européenne qui apporte avec elle certaines limitations comme la continuation de certaines productions, expression de l'individu, mais aussi l'invention, comme c'est le cas pour la pensée atomique, l'Amérique qui apporte ses vastes conceptions d'exécution et de développement technique, sont, parmi d'autres, l'expression de tempéraments que rien ne changera, que rien ne doit changer, car c'est justement de cette diversité, de ces contributions multiples que le progrès naîtra, en fait, naît chaque jour. C'est en utilisant dynamiquement, pour le bien de tous, ce que chacune de ces entités peut apporter que nous bâtirons le monde nouveau libre et prospère qui est devant nous. »

Raboter les différences, effacer des siècles d'Histoire, étendre au monde entier l'*American way of life* : rien, on le voit, n'était plus éloigné de la pensée de Jean Monnet, contrairement à ce que soutiennent ceux qui ne l'ont ni lu ni compris. Puissent les lecteurs de ces *Mémoires* en être convaincus. Puissent-ils surtout trouver dans ces pages des pistes pour l'avenir et l'ardeur à relever les défis du monde d'aujourd'hui.

Éric Roussel  
de l'Institut  
Février 2022